

*M. Hurt, dans sa curieuse et instructive histoire des cimetières anglais, parle d'une histoire romanesque française qui, basée sur les événements, et donnant les noms des officiers inscrits sur la tablette, attira, il y a plus de trente ans, l'attention de Miss Holburne, sœur de l'un des officiers morts dans la sanglante sortie du 14 avril. Cette légende que nous avons retrouvée, paraît avoir été publiée pour la première fois dans une revue devenue très rare. Nous la reproduisons ici, seulement à titre de curiosité, car on ne peut ajouter aucune croyance à ce récit par trop fantaisiste :*

Il y a bientôt quarante ans, vivait, au milieu de l'active colonie du Boucau, une jeune fille qu'on appelait Marianotte ou « petite Marianne » par l'un de ces diminutifs gracieux, familiers à l'idiome gascon. Dès sa naissance, Marianotte avait été frappée de la main de Dieu, qui l'avait privée des facultés de l'intelligence, et, comme si cette affliction n'eût été suffisante, l'enfant avait perdu de bonne heure sa mère, enlevée par une épidémie, et son frère, naufragé sur l'Océan. Tout le monde aimait Marianotte au Boucau, et tout le monde s'était partagé le soin de son existence. Elle était aimable et dévouée, elle recherchait les malades et s'installait les mains jointes à leur chevet. Elle ne savait faire autre chose, la simple fille ; mais, en cédant au penchant de sa nature, elle prouvait une fois de plus que le don de la femme ici-bas est l'amour et la charité. Elle n'était pas utile, mais elle apportait la bénédiction d'en-haut. Fille de matelot, la rivière était son élément, et on la voyait souvent sur la rive, seule dans un canot qu'elle dirigeait avec adresse. Elle portait chaque jour, comme l'avait fait sa mère, des provisions fraîches et de l'eau-de-vie aux équipages et aux navires en partance. Marianotte était jolie, mais jamais elle n'avait été exposée à une inconvenance ; les marins respectaient en elle la main de Dieu, et, c'était sans doute pour la mieux protéger que la Providence lui avait donné ces instincts saints et nobles qui la faisaient aimer de tous.

En avril 1814, lord Wellington assiégeait Bayonne et occupait le Boucau. Le village avait été abandonné par ses habitants, sauf quelques familles de pilotes retenues par l'ennemi, et avec lesquelles Marianotte était restée. Elle vivait au milieu de cette population nouvelle avec le même abandon qu'au milieu des amis de son enfance. Savait-elle, d'ailleurs, la pauvre fille, quelle était cette différence entre Anglais et Français.

D'abord, elle faillit être maltraitée par ces soldats installés en maîtres sur notre sol ; les grossièretés, dites dans une langue étrangère, s'émoissaient contre ce faible entendement si inhabile déjà dans sa langue native. Puis la simplicité de son esprit s'imposa aux passions mauvaises, et les plus sages prirent l'idiotie sous leur protection.

L'armée se composait d'Espagnols, de Portugais et d'Anglais. Marianotte eut bientôt une préférence pour les derniers, par la seule raison, d'abord que tout ce qui a l'éclat séduit les natures débiles ; et on la vit, le tonnelet en sautoir, circuler librement au milieu des baraquements des habits rouges.

On s'aperçut bientôt de cette préférence dans la petite colonie du Boucau, et les bonnes femmes s'en occupèrent. Elle avait d'ailleurs une autre cause que celle que nous venons de dire, cause bien simple, mais qui devait agir sur l'esprit de Marianotte et décider du reste de sa vie.

Dès les premiers jours de l'occupation, l'idiotie s'était trouvée exposée, d'une manière critique, au mauvais accueil des soldats alliés. Un groupe où se confondaient les uniformes de toutes les nuances s'était emparé d'elle : les uns lui avaient enlevé son tonnelet et s'en partageaient à la ronde son contenu ; les autres assaillaient la jeune fille de hideuses plaisanteries dans toutes les langues, et les accompagnaient de gestes peu rassurants. Marianotte, ignorante du danger, mais effrayée de ces manifestations brutales, cherchait à sortir du cercle qui se resserrait autour d'elle et faisait entendre quelques cris anxieux que couvraient les éclats de la grosse joie de ses persécuteurs.

Tout à coup, une voix domina le tumulte, le cercle s'ouvrit, et les soldats, silencieux et la tête basse, se retirèrent, laissant Marianotte surprise de sa subite délivrance. Un officier anglais, portant l'habit des régiments de la Garde, avait interposé son autorité, fait remettre à l'idiotie son tonnelet vide, largement payé le tort qu'elle avait souffert, et l'avait prise hautement sous sa protection.

Marianotte n'avait plus oublié ce service dont elle ne comprenait cependant pas toute l'importance. Son protecteur s'occupait d'elle avec bonté, chaque fois qu'il la rencontrait au quartier anglais, et la pauvre enfant n'avait de souvenir que pour ce bel uniforme qui l'avait vivement

frappée.

– Marianotte est amoureuse, disaient les bonnes femmes ; tant mieux ! C'est par là que l'esprit vient aux filles.

– Tant pis ! Disaient d'autres, il n'y a rien de bon à aimer un Anglais ; cela lui portera malheur.

Simple fille ! Son affection pour l'officier des gardes se borna d'abord à une contemplation muette, lorsque le hasard la rapprochait de lui. Bientôt, elle éprouva à chaque instant du jour le besoin de le rencontrer, de l'admirer, et elle se mettait à le chercher dans tout le village, à la suivre partout comme un chien fidèle.

Quand le deuxième régiment des gardes sortait pour une reconnaissance, Marianotte le suivait, de loin ; quand il avait quelque engagement avec les troupes françaises, la pauvre fille était dans des transes mortelles : elle courait jusqu'à ce qu'elle aperçût son protecteur et, s'il lui eût été permis, elle eût cherché à lui faire un bouclier de son corps. Il reçut un jour une légère blessure : Marianotte ne quitta pas le seuil de sa chambre et pleura tant qu'il y fut retenu.

Un matin, il y eut une prise d'armes générale. Des ordres donnés sans bruit, avant le jour, et portés dans tous les postes, mirent sur pied en un clin d'œil la division alliée ; on marcha vers la citadelle, qu'on espérait surprendre. De ce côté, la vigilance n'était pas en défaut, le mouvement des troupes anglaises avait été entendu et elles s'ébranlaient à peine, que les ponts s'abaissaient et nos colonnes s'élançaient au pas de charge.

Sujet bien grave dans la touchante histoire de l'idiote du Boucau.

L'engagement devint sérieux, le canon tonna, et quelques corps de l'armée ennemie furent vivement débusqués.

Au pied de la citadelle, et sous l'enfilade de ses canons, s'ouvre un vallon planté de fougères, de genêts épineux, de cerisiers, qui débouche vers le Boucau par une étroite issue. Là furent refoulés trois régiments anglais et, parmi eux, le deuxième de la garde. Sur cette masse d'hommes en désordre, pressés dans un espace restreint, les batteries de la citadelle ouvrirent un feu terrible, les boulets tombèrent sans relâche au milieu des bataillons, ricochant sur le sol, sur le revers du plateau, coupant et reversant les arbres au milieu des débris humains.

Un groupe d'officiers s'était placé au pied d'un cerisier et là, appuyés sur leurs cannes, l'épée dans le fourreau, ils recevaient avec un calme stoïque les coups qui les décimaient. Parmi eux était le protecteur de Marianotte.

L'idiote avait suivi les troupes, selon sa coutume, et on l'avait vue courant à travers la fusillade, toujours à quelques pas de l'officier, et partout respectée par les balles. Mais, séparée de lui pendant la déroute, et retenue par les Français, elle était maintenant au milieu d'un groupe de prisonniers, sur le plateau qui domine le vallon. De là, elle assiste à ce spectacle affreux ; de là, elle cherche ses habits préférés ; de là, elle découvre les officiers du régiment des gardes : elle les voit succomber l'un après l'autre. Un seul est encore debout, elle le reconnaît et, sous les derniers boulets qui partent de la citadelle, il roule et tombe au milieu des mourants. À ce moment terrible, Marianotte poussa un grand cri et tomba elle-même comme frappée par le même coup.

Des parents que la pauvre fille avait à Saint-Étienne, village situé derrière la citadelle, vinrent la réclamer et la transporter chez eux. Pendant deux jours, Marianotte fut dans un état voisin de la mort ; mais dès qu'elle fut revenue à elle, elle s'échappa et courut vers la citadelle.

Dix officiers des régiments de la garde avaient été ensevelis dans un vallon, au pied de l'arbre qui avait vu leur mort. Dix tombes se comptaient côte à côte : Marianotte, muette et abattue, se prosterna sur chacune d'elles, comme si elle eût voulu lui demander son secret, puis elle marcha vers le cerisier, sous lequel avaient été rassemblés des débris d'armes et des vêtements recueillis çà et là.

Parmi ces débris était une poignée d'épée. Marianotte s'en empara précipitamment ; elle savait qui en avait été le maître et, souriant à ce triste trophée, elle s'assit au pied de l'arbre et demeura immobile tout le reste du jour. Lorsque le soir fut venu, elle reprit lentement le chemin de Saint-Étienne, tenant entre ses mains la poignée d'épée ; et le lendemain, dès la pointe du jour, elle

revint s'agenouiller sur chacune des tombes et reprit sa place de la veille.

Ainsi fit la triste Marianotte tant que dura le blocus. Un seul jour, elle alla au Boucau, toujours muette et morne, paraissant demander aux murs, aux arbres, au sol, quelque souvenir de son ami, puis elle revint au pied du cerisier qui fut désormais son poste quotidien.

Lorsque parvint la nouvelle de l'abdication de Fontainebleau, un armistice fut conclu, le blocus fut levé, les prisonniers échangés et, dans les premiers jours du mois de mai, les alliés quittèrent le pays et s'embarquèrent. Le Boucau, que la présence du quartier général avait transformé en une ville élégante et riche, redevint l'humble village des lamaneurs, et bientôt il ne resta plus de trace de l'occupation ennemie, si ce n'est dans le vallon de Montégut, des tertres surmontés de croix de bois et protégés par quelques plantations.

Marianotte s'en était constituée la gardienne et, pendant seize années, il ne se passa pas un jour, quel que fût le temps, sans que la pauvre idiote vînt, avant le lever du soleil, avec son tronçon d'épée, s'asseoir, jusqu'à la nuit close, au pied du cerisier.

Ses parents essayèrent maintes fois de la détourner de ce rôle pénible ; les prières furent inutiles. On tenta de la retenir, de la séquestrer ; mais la violence n'eut aucun succès, elle se serait laissé mourir de faim si on eût prolongé l'épreuve.

– Je le garde, dit-elle un jour ; il dort, et si je laissais seul, les autres le réveilleraient.

On a voulu lui faire comprendre que « son ami » pouvait ne pas être parmi ceux qu'elle gardait.

– Si fait, répondit-elle, je l'ai vu se coucher là ; il m'a donné son épée, et j'attends qu'il s'éveille pour la lui rendre.

En 1830, un ancien capitaine du régiment des gardes, M. Harvey, fut envoyé à Bayonne comme consul. Par ses soins, une souscription s'ouvrit en Angleterre et le montant en fut consacré à l'achat du terrain où reposaient les dix officiers frappés le 14 avril 1814. Un mur entourait ce terrain, quelques arbres y furent plantés, et on y érigea un monument commémoratif. Tout cela ne se fit pas sans une vive résistance de la part de Marianotte ; elle poussa de grands cris, elle pleura, elle joignit les mains. Cet arbre, ces tombes étaient bien à elle : elle les avait acquis par seize années d'assiduité et de souffrance. Pauvre fille ! Qui s'en inquiétait ? Elle assista à tous les travaux, elle occupa le pied du cerisier et garda ses tombes jusqu'à ce que la clôture fût terminée.

Du moment où elle se vit expulsée, Marianotte, douloureusement atteinte par le seul point où elle fût sensible, perdit tout énergie et tomba malade. Rien ne l'arrêta cependant et, quoique l'affaiblissant davantage, elle continua de se traîner jusqu'à la porte du champ de repos, près de laquelle elle se blottissait dans l'attitude la plus navrante. Elle attendait que la porte s'ouvrit et, lorsque venait un visiteur, elle se glissait doucement jusqu'aux tertres.

Ce fut ainsi qu'un jour elle vit placer sur le monument une table de pierre qui rappelait les noms des dix officiers et l'époque de leur mort. Cette pierre devint l'autel où Marianotte courait s'agenouiller. Ces inscriptions, bien qu'elle ne sût pas les lire, donnaient une forme à sa douleur ; il semblait qu'elle retrouvât quelque chose de son ami en pensant que son nom était devant elle. Et cependant nous devons dire qu'elle avait été sans objet, cette longue et touchante fidélité, car, parmi les dix noms de la table de pierre, n'était pas celui de sir William Stanley, l'officier aux gardes.

Or, voici comment se termina cette histoire :

Un 14 avril, Marianotte, plus affaiblie que de coutume, mais qui savait par instinct que ce jour était celui de l'anniversaire d'une matinée néfaste, était agenouillée devant la porte et pleurait. Vers midi, un groupe d'étrangers, conduits par M. Harvey, le consul, vint visiter le monument. Dans ce groupe se trouvaient plusieurs dames vêtues de deuil et, au milieu d'elles, marchait un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille élevée, d'une tenue grave et digne. Il paraissait décrire à ses compagnes le site qui se déroulait autour d'elles et leur raconter les événements auxquels, sans doute, il avait assisté vingt ans auparavant.

Au bruit que firent les visiteurs, Marianotte se rangea pour leur livrer passage, et continua de pleurer. L'étranger, dont le visage portait l'expression d'une bienveillance extrême, s'approcha d'elle,

tira une pièce d'argent et la lui tendit.

Marianotte tenait entre ses mains son tronçon d'épée, usé et bruni par un contact quotidien. Cette arme frappa la vue de l'étranger et réveilla chez lui des souvenirs éteints. Il s'approcha davantage, se pencha vers l'idiote et, sous ces airs flétris, sous cette beauté anéantie, il la reconnut.

– Marianotte ! lui dit-il ; pauvre Marianotte.

À ces mots, à cette voix, elle dressa la tête, se leva en chancelant et regarda. Sa figure s'illumina d'un sourire.

– Pauvre Marianotte ! répondit-elle.

Puis elle poussa un grand cri : elle avait reconnu sir William.

Elle fit un pas vers lui, tendit les bras ; elle essaya de parler, un sanglot étouffa sa voix.

L'émotion était trop forte ; la pauvre femme s'affaissa sur elle-même et tomba, la face contre terre, tuée par la surprise et par le bonheur.

Ce petit espace, clos de murs, qu'on nomme le *Cimetière des Anglais*, occupe, d'une manière toute pittoresque, un coin du joli vallon de Montégu ; des groupes d'arbres l'entourent et le cachent à moitié, et quelques peupliers, qui s'élancent dans sa triste enceinte, guident au loin le visiteur. Quoique bien près de la ville, le vallon est désert ; aucun bruit ne trouble le sommeil de ces braves que la mort a condamnés, loin de leur patrie, à un éternel exil.

Édouard DUCÉRÉE, *Le Blocus de Bayonne en 1814*, 1900